

ON NOUS ÉCRIT DE BULGARIE: DÉCEPTIONS ET ESPOIRS DE LA JEUNESSE...

Dans la lutte contre le fascisme en Bulgarie, la jeunesse paysanne, ouvrière et étudiante s'était trouvée dans les premiers rangs, et un grand nombre de ses militants était tombé victime de l'aigle allemand. Le 9 septembre 1944 marquait la fin de cette lutte héroïque de tout un peuple, et la jeunesse marchait avec espoir vers une vie nouvelle, qu'elle pressentait libre, gaie et heureuse. Certes, il y avait des pessimistes: les uns, complices des Allemands, perdaient avec la défaite de l'envahisseur, leur seul soutien; les autres, connaissant la véritable nature du communisme, savaient ce qu'annonçaient les mots «dictature du prolétariat». Mais ils ne représentaient qu'une insignifiante minorité, et personne ne croyait, avant la «libération» de la Bulgarie par les Soviets, que ce que l'on racontait au sujet de la Russie fût vrai.

Dès qu'ils se furent emparés du pouvoir, les communistes se sont hâtés de s'assurer de la jeunesse. Ils l'ont comblée de belles paroles, de flatteries, et de généreuses promesses. De gré ou de force ont été créées des organisations de jeunesse dans lesquelles le Parti dictait tout. Les cercles politiques, les organisations sportives, *l'Union populaire de sport et de technique*, entre autres, étaient - avec l'objet plausible de développer la culture politique, physique et technique de la jeunesse - les moyens qu'employait la dictature pour occuper tout le temps libre des jeunes. Or la participation à toutes ces institutions était rendue obligatoire d'une manière ou d'une autre. Le résultat en était que, dans les usines et les entreprises, comme aux champs et surtout dans les écoles et les universités, les jeunes gens ne pouvaient plus se consacrer suffisamment à leur tâche principale.

Dans le même temps, sous prétexte d'assurer la discipline, la terreur commençait de peser sur la jeunesse. Celle-ci n'était pas libre de s'adonner librement aux jeux et aux occupations qu'elle désirait.

Tout était prescrit et réglementé d'en haut. Au point même qu'en l'année scolaire 1951-1952, le ministère de l'Instruction publique rédigea un emploi du temps unique que tous les écoliers devaient suivre (et qu'ils n'ont d'ailleurs jamais suivi), indiquant avec rigueur les heures devant être consacrées hors de l'école à l'étude, aux jeux, etc. La résistance passive eut raison de cette absurdité bureaucratique, dont les professeurs riaient autant que les élèves. Les organisations de la jeunesse appliquaient strictement les directives de l'administration, et ne s'occupaient nullement de la vie des jeunes. D'ailleurs, ce qu'elles ont fait pour rendre la vie des jeunes plus agréable, n'a pas été accepté par ceux-ci, car il était impossible de danser ni de s'amuser librement. Les organisateurs, fidèles à la ligne générale du Parti, imposaient leur propre goût, à toutes les entreprises de vie collective. Tout acte spontané, tout jaillissement d'énergie de la part de la jeunesse était considéré comme une violation de la discipline socialiste, et celui qui s'en rendait coupable comme "ennemi de classe".

C'est ainsi que la déception gagna la jeunesse. Elle ne pouvait exprimer son indignation ni ses désirs. Contredire la ligne générale du Parti, c'était commettre une hérésie, et le coupable était aussitôt déclaré ennemi et frappé par la terreur policière. Dans le but de tenir le peuple en soumission, la dictature semait la méfiance envers la famille, envers les amis et les camarades, envers tous. On était obligé de se renfermer sur soi-même, on ne pouvait faire part à personne de son mécontentement. Mais ce n'était pas tout: on put voir un grand nombre de jeunes travailler activement dans les organisations sociales, quoique n'étant pas d'accord avec la ligne générale: ils avalent simplement des projets carriéristes ou espéraient ainsi échapper à la terreur.

Malgré l'intensité de la propagande communiste, les choses n'allaient pas mieux. Au début, la faute en incombait à la guerre, puis à la sécheresse et la mauvaise récolte, enfin à Traïtcho Kostov... mais les causes disparaissaient l'une après l'autre, et la situation restait inchangée. Les dirigeants cherchaient d'autres coupables.

Les années passaient, et les jeunes voyaient un à un leurs espoirs trompés, leurs idéaux souillés - leur foi déçue. En cette période de crise morale, ils ne pouvaient recourir qu'à l'alcool, la nicotine et les cartes. Peu leur importait la vie: ils n'en attendaient rien, n'en espéraient rien, sinon un miracle. La morale s'effondrait, et les voyous (hooligans), baptisés officiellement «reliquats des temps bourgeois» - bien qu'apparus une dizaine d'années après la guerre - étaient des jeunes gens dont l'idéal était brisé, et pour qui l'avenir ne comptait plus (1). Ce sont surtout les plus jeunes qui souffrent de cette crise. Tandis que dans les premières années du régime bolchevik ils croyaient sincèrement au paradis communiste, à présent ils ne croient plus en rien, et nombreux parmi eux sont ceux qui mettent même une certaine fierté à s'appeler «voyous».

Dans cette pénible obscurité, il y eut une petite étincelle d'espoir, qui n'a pas touché tous les cœurs et qui s'est vite éteinte: ce fut le *XXème Congrès du Parti communiste de l'Union soviétique*. Elle a été éteinte avec le sang du peuple hongrois, en même temps que s'éteignait la petite flamme qui avait couvé dans tant de cœurs: l'espérance que les peuples libres viendraient au secours des esclaves.

Le dur labeur des villages, mal payé, forçait la jeunesse à quitter la campagne pour fuir dans les villes. Ce mouvement est encore si fort qu'un grand nombre de villages sont presque dépourvus de main-d'œuvre jeune. La jeunesse paysan ne qui, pendant l'hiver, va à l'école, et retourne au village pendant les vacances d'été, refuse de prendre part aux travaux agricoles.

Dans les villes, cette importante migration des paysans d'une part, et d'autre part la nécessité pour plusieurs membres d'une même famille de trouver un emploi, sont cause d'un chômage considérable, surtout pendant les mois d'hiver - et la mendicité augmente. Au temps de Dimitrov, alors que la misère était pourtant moindre, on racontait déjà qu'un tzigane avait demandé à baiser la main de Dimitrov des deux côtés (dos et paume). *“Pourquoi tant d'honneur?”* demanda Dimitrov, - *“Pour vous remercier d'avoir établi l'égalité entre nous et les Bulgares: auparavant, les tziganes étaient seuls à mendier; aujourd'hui, les Bulgares font de même...”*. Au début de l'année 1956, le nombre des chômeurs à Sofia dépassait 120.000, sur une population totale de 600.000 habitants environ.

La jeunesse, qu'elle soit rurale ou urbaine, ne peut satisfaire ses besoins culturels, et c'est particulièrement la jeunesse universitaire qui souffre de ce manque. D'une façon ou d'une autre parvient jusqu'à nous l'écho du progrès culturel de nombreux peuples, mais leurs acquisitions dans ce domaine nous restent inaccessibles. Ce n'est que tout récemment que la censure a commencé à laisser passer des films, des pièces et des œuvres d'art d'origine occidentale (et ne sont autorisées que les œuvres allant dans le sens de la propagande communiste). La «culture» soviétique inonde tout le marché, et les films russes répètent inlassablement les mêmes slogans de propagande, au point que l'on ne demande plus si un film est bon ou mauvais, mais «s'il est bon ou Russe»!

L'un après l'autre les jeunes entrent dans la lutte, et cela par le seul moyen restant à la disposition d'un peuple asservi cherchant à s'opposer à la terreur: la résistance passive. Dans ce combat silencieux, l'inertie de la masse des jeunes est telle que les plus capables des agitateurs et des organisateurs communistes piétinent, impuissants. La résistance passive a commencé il y a longtemps, dès le début de la terreur. Elle s'est développée lentement, mais elle est aujourd'hui si forte qu'elle paralyse toute la vie organisationnelle du pays. Les «manifestations populaires» ont depuis plusieurs années déjà un air d'enterrement, et la dernière surtout, qui a eu lieu le 7 novembre 1956 a été - malgré l'agitation communiste et la recrudescence de la terreur, et peut-être à cause d'elles - plus sombre que jamais. Le meeting de la jeunesse qui s'est tenu à Sofia le 1er décembre 1956 a subi un échec complet, toujours à cause de la résistance passive.

Les jeunes (ceux qui étaient absents étaient signalés) non seulement n'ont pas écouté les orateurs,

(1) La plupart de ces «voyous» étaient des fils de communistes; d'une part, ils avaient perdu la foi dans le communisme, et d'autre part tous les autres jeunes se méfiaient d'eux...

mais ils ont quitté le meeting avant la fin. Ils auraient dû scander les mots d'ordre du parti, et ils se sont tus; ils auraient dû chanter, et ils n'émirent pas un son. On leur avait enjoint de se répandre dans les rues en chantant l'hymne de la jeunesse, mais ce furent les haut-parleurs qui diffusèrent la mélodie, exécutée par... l'orchestre militaire stationné sur la *Place du 4 Septembre*.

Cette vie sans aucune perspective, sans aucun espoir pour l'avenir, ne satisfait pas la jeunesse. Faut-il s'étonner que dans cette sombre nuit, il y ait des jeunes qui cherchent la lumière, et que ces jeunes deviennent de plus en plus nombreux. Il y en a déjà qui confient à leurs meilleurs amis que leur existence est impossible, qu'ils ne vivent pas, mais qu'ils végètent, qu'il faut absolument trouver une issue à cette situation. La jeunesse bulgare se pose la question de savoir si elle ne doit pas suivre l'exemple des camarades hongrois et faire quelque chose. L'emprise de la terreur est encore grande. «*On va nous écraser comme des mouches*», disent certains; «*C'est insensé et dangereux pour le moment*», déclarent certains autres, et peut-être ont-ils raison.

Mais personne ne peut prévoir l'évolution des événements; et qui sait si, dans ce peuple poussé à bout, une étincelle ne va pas rallumer le flambeau de la liberté, et enflammer les esprits pour une lutte dans laquelle notre jeunesse étudiante, ouvrière et paysanne sera sans doute au premier rang.

X.X.X.
